

Point d'?

Décembre 2022 – N°92

CRISE ÉNERGÉTIQUE – TOU·TE·S À LA MÊME ENSEIGNE ?



Edito

© Bastian Collet , Ouganda, 2022

Sommaire

Et si on ralentissait un peu la cadence ?

Dans un contexte de crise énergétique globale, dû à la guerre en Ukraine mais aussi et surtout à nos modes d'utilisation des ressources finies de notre planète, à l'heure où l'Europe et le monde réfléchissent à comment ses habitant·e·s passeront les mois froids à venir, le moment est sans doute opportun pour se rappeler que la majorité de la population mondiale vit quotidiennement dans des conditions d'approvisionnement énergétique précaires.

Nos volontaires, ainsi que les équipes de nos partenaires locaux avec lesquels iels travaillent, sont confrontés tous les jours aux pannes d'électricité, au manque d'approvisionnement en eau et en combustibles (plus ou moins écologiques) utilisés pour cuisiner, boire, manger ou se chauffer lorsque nécessaire. Comparaison n'est peut-être pas raison, reste cependant qu'au début de notre saison hivernale en Suisse et en Europe, les dirigeant·e·s de nos pays semblent déjà avoir trouvé quelques solutions pour que nous n'ayons pas besoin d'éteindre la lumière, prendre des douches froides ou arrêter de nous déplacer. Tel n'est malheureusement toujours pas le cas dans les régions où nous travaillons. Il fait sans doute sens de s'interroger sur le fonctionnement de nos sociétés au Nord alors que les pays du Sud ne connaissent que ces crises à répétition, au gré des situations socio-économiques et politiques sur lesquelles ils n'ont souvent aucun impact.

Dans ces discussions qui commencent à s'éterniser à l'échelle mondiale, loin de nous l'idée d'être ici moralisateurs ou donneurs de leçon. Personne ne peut prétendre être un·e modèle lorsque l'on parle de transition énergétique, environnementale ou sociale. Mais ne serait-il pas temps, chacun·e à notre petite échelle, de repenser notre (sur- ?) consommation, nos besoins de continuer à vivre à un rythme effréné, à prendre des bains très (trop ?) chauds, à parfois (souvent ?) trop penser à nos cercles de proches directs plutôt qu'à l'ensemble de l'humanité ? N'ayons pas la prétention de vouloir changer tout le système en un coup de baguette magique. Comme le colibri, acceptons que déjà poser notre petite pierre à l'édifice, influencer nos cellules familiales, nos ami·e·s et, pour cielles qui le veulent ou le peuvent, nos cercles un peu plus lointains, c'est déjà faire partie de la solution et tirer ensemble à la même corde dans la bonne direction.

Sur cette petite note d'espoir pour notre avenir en commun, tout·e·s nos volontaires, partenaires et l'équipe d'Eirene Suisse vous souhaitons un magnifique passage de cap à 2023, des rires en famille et entre ami·e·s, des projets qui donnent du sens à vos vies. Du côté d'Eirene Suisse, de nombreuses activités se profilent à l'occasion de nos 60 ans l'année prochaine. Nous espérons vous y voir nombreux·ses !

Bastian Collet,
ancien volontaire en Ouganda et actuel responsable communication & recherche de fonds chez Eirene Suisse

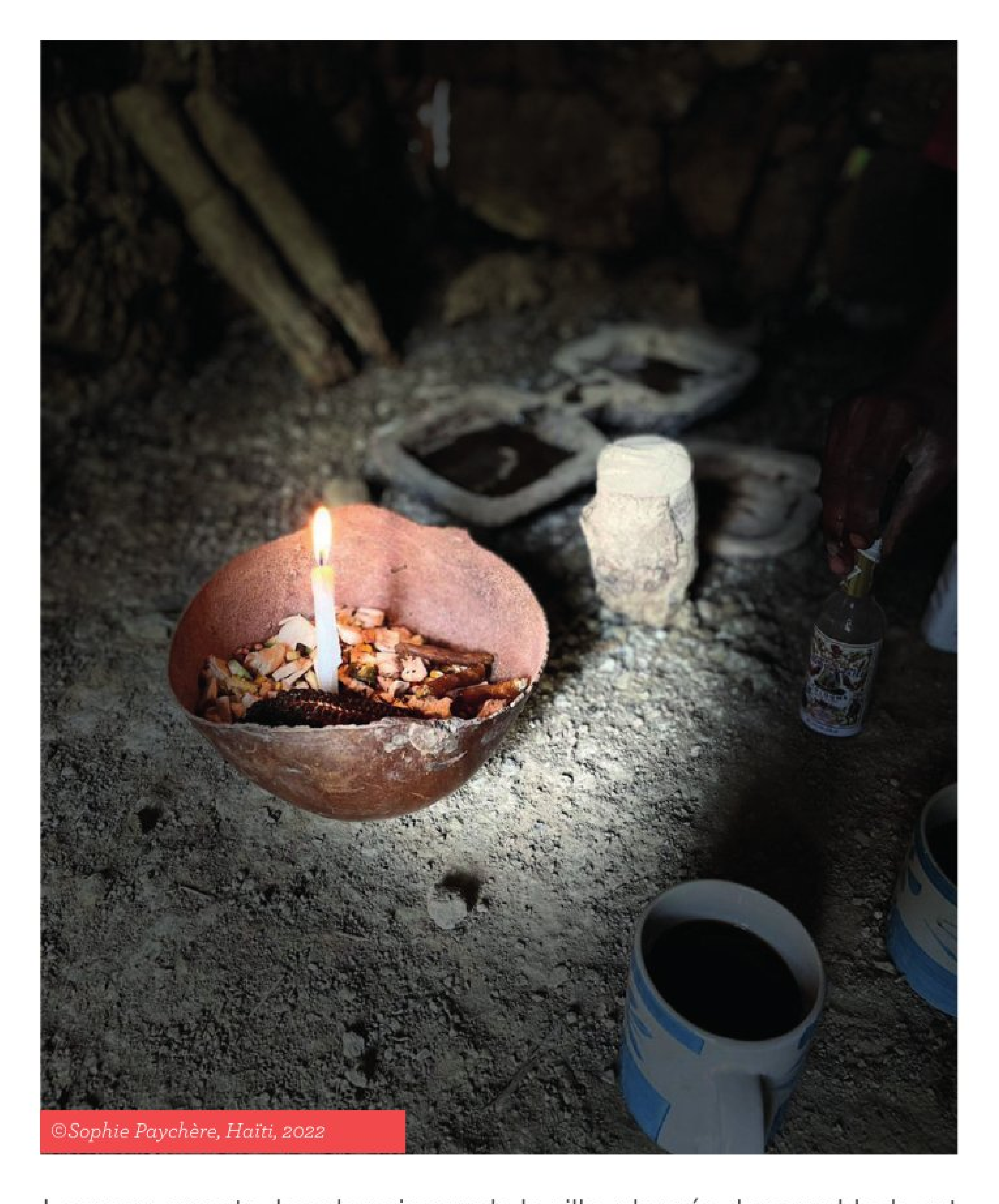
Haïti

À la lueur d'une bougie

Cinq heures du matin, j'ouvre les yeux, il fait encore nuit, la lune disparait derrière les montagnes. La rosée s'est déposée sur mon lit de fortune, dehors, derrière la maison. Dedans, la nuit, il fait chaud, il y a une quantité innombrable d'insectes qui souhaitent partager mon lit, me mordant allègrement, le contrôleur de charge[1] qui ronfle et clignote comme une boule à facette. Dehors, il y a le vent frais sur mon visage, les étoiles et la voie lactée qui offrent un tableau à couper le souffle. Blottie dans la capuche de ma jaquette, je rêve d'une douche chaude et, surtout, d'un café. Armée d'une lampe de poche, je prépare le fourneau à charbon, il n'y a plus de propane depuis des semaines. Après 45 minutes d'efforts sans succès et de brûlures aux doigts, une grosse larme sort de mes yeux, roule sur mon nez et vient s'écraser sur le seul minuscule bout de charbon rougeoyant. Le ciel m'est alors témoin d'un moment passager d'énervement. Accroupie devant mon fourneau, la figure noire de suie, je m'y remets avec la détermination d'Indiana Jones en mission spéciale.

Une dizaine de minutes plus tard, l'odeur du café s'échappe de la cafetière italienne posée à même les tisons. Même si je me suis brûlée les mains en transportant la cafetière et que la moitié de mon café s'est répandue sur le sol car la tasse que j'ai attrapée était fendue, ce café reste un symbole ! Je le déguste assise à côté du fourneau, surveillant d'un œil la bouilloire où chauffe l'eau de ma « douche », que j'irais vider dans le seau qui me sert de salle de bain. Depuis longtemps, j'apprends à vivre comme le fait une majorité des habitant·e·s de la planète : sans eau courante, sans électricité, avec une mauvaise connexion internet (compliqué à l'heure du monde 2.0). Si je n'avais pas des gens qui m'aident à gérer mon quotidien, je n'y arriverais pas. J'admire mes collègues, chaque Haïtienne et Haïtien qui mène un combat quotidien pour être bien habillé et propre, pour avoir bataillé avant l'aube avec les fourneaux, pour avoir souvent parcouru des routes chaotiques avant d'arriver au travail ou à l'école. Actuellement, la source énergétique principale d'Haïti vient des produits pétroliers. Depuis des années, nous vivons des pénuries récurrentes. Toutefois, ces derniers mois, l'équation s'est corsée : la peur s'est invitée et les faibles installations présentes menacent chaque jour de s'écrouler.

En septembre 2022, Haïti s'embrase. Alors que le pays est pris en otage par les gangs, que la population survit depuis des années et que personne ne se rappelle avoir fait le plein depuis des mois dans une station-service, le gouvernement d'Ariel Henry annonce la suppression des subventions sur les produits pétroliers et le doublement du prix du carburant, provoquant une insurrection populaire. Comme en ironie à cette décision, le G9, un des gangs les plus puissants du pays, bloque le terminal de Varreux où sont stockés les produits pétroliers. Depuis, les hôpitaux, les banques, les réseaux de télécommunication, les transports, tout est presque à l'arrêt, les écoles n'ont jamais rouvert et le choléra a refait son apparition. Le gouvernement de facto appelle la communauté internationale à l'aide.



©Sophie Paychère, Haïti, 2022

Les yeux ouverts dans la noirceur de la ville, plongée dans un black-out récurrent, je me vois forcée d'admettre que certains besoins fondamentaux doivent être comblés dans notre monde. Plus dure est la cruelle réalité d'un chaos orchestré, où tout comme les ressources énergétiques, le pouvoir n'est pas chose qui se partage une fois que l'on y goûte. J'allume une bougie dans la pénombre, petite flamme face à l'immensité de la nuit. Tout d'un coup, la lumière jaillit des maisons environnantes, des « yo bay kouwan, yo bay kouwan[2] » aussi et la musique envahit la rue, comme la promesse d'un partage.

Sophie Paychère,
coordinatrice locale et volontaire d'Eirene Suisse en Haïti

[1] La maison est équipée d'un système photovoltaique
[2] « Le courant est arrivé ! »

Ouganda

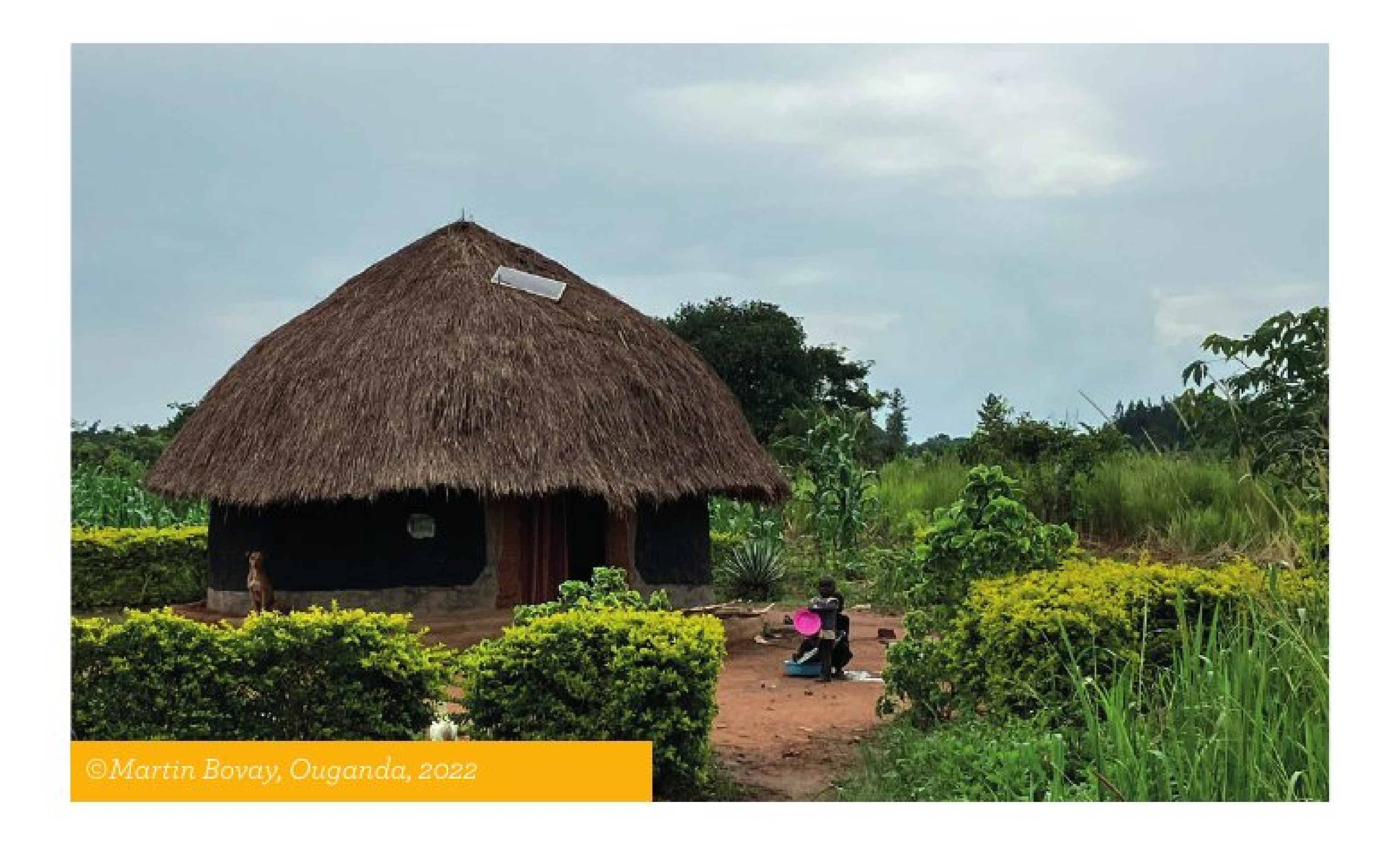
L'Ouganda, entre précarité énergétique et perspectives d'avenir

Très populaires sur les réseaux sociaux ougandais (surtout sur Whatsapp), de nombreuse images circulent pour dénoncer l'absurdité de faire cuire des haricots secs – processus relativement long - au gaz plutôt qu'au charbon, le gaz étant un combustible de luxe à utiliser avec parcimonie. Ce trait d'humour typiquement ougandais témoigne d'une triste réalité : l'accès extrêmement restreint aux sources d'énergie pour la majorité de la population du pays.

Dans les faits, la plupart des Ougandais·e·s peinent même à s'approvisionner en charbon ou en bois et sont contraint·e·s de se rationner et de cuisiner en famille élargie pour faire des économies. Nous cuisinons nous-mêmes certains aliments secs (dont les haricots !) au charbon car sinon nous devrions changer nos bouteilles de gaz trop souvent, malgré la lenteur et le manque de flexibilité de ce mode de cuisson.

Notre rapport à l'électricité a aussi été chamboulé depuis notre arrivée en Ouganda, il y a plus d'une année et demie. Malgré la présence d'un barrage sur le Nil à moins d'une heure de route de Gulu où nous résidons, nous expérimentons de très fréquentes coupures de courant. En effet, la ville est déconsidérée par les dirigeants du pays et le courant produit par le barrage est envoyé en priorité vers Kampala, la capitale, ou même vendu aux pays voisins ! Lorsqu'on passe à côté de la centrale, on distingue d'ailleurs clairement cette différence de traitement : des lignes « dernier cri » dotées de poteaux métalliques partent vers le sud, alors que d'anciennes lignes soutenues par des poteaux en bois (dont beaucoup sont couchés au sol) partent vers le nord et Gulu.

Dans ce contexte, le moindre coup de vent ou averse peut causer une coupure de courant, qui dure parfois plusieurs jours. Certains bars, restaurants ou bureaux – dont celui de Martin - sont dotés d'une génératrice, mais nous n'en avons par exemple pas à la maison : nous passons donc souvent nos soirées à la bougie, surtout en saison des pluies, et avons appris à mieux gérer nos réserves d'aliments frais, notre frigo (un luxe, là encore !) fonctionnant souvent de manière instable.


©Martin Bovay, Ouganda, 2022


©Martin Bovay, Ouganda, 2022

Au-delà des pannes, le prix de l'électricité est tout simplement trop élevé pour de nombreux foyers qui ne sont pas connectés au réseau mais utilisent des panneaux solaires : étonnamment, ces derniers sont relativement accessibles et leur permettent de charger une radio, une lampe ou un téléphone.

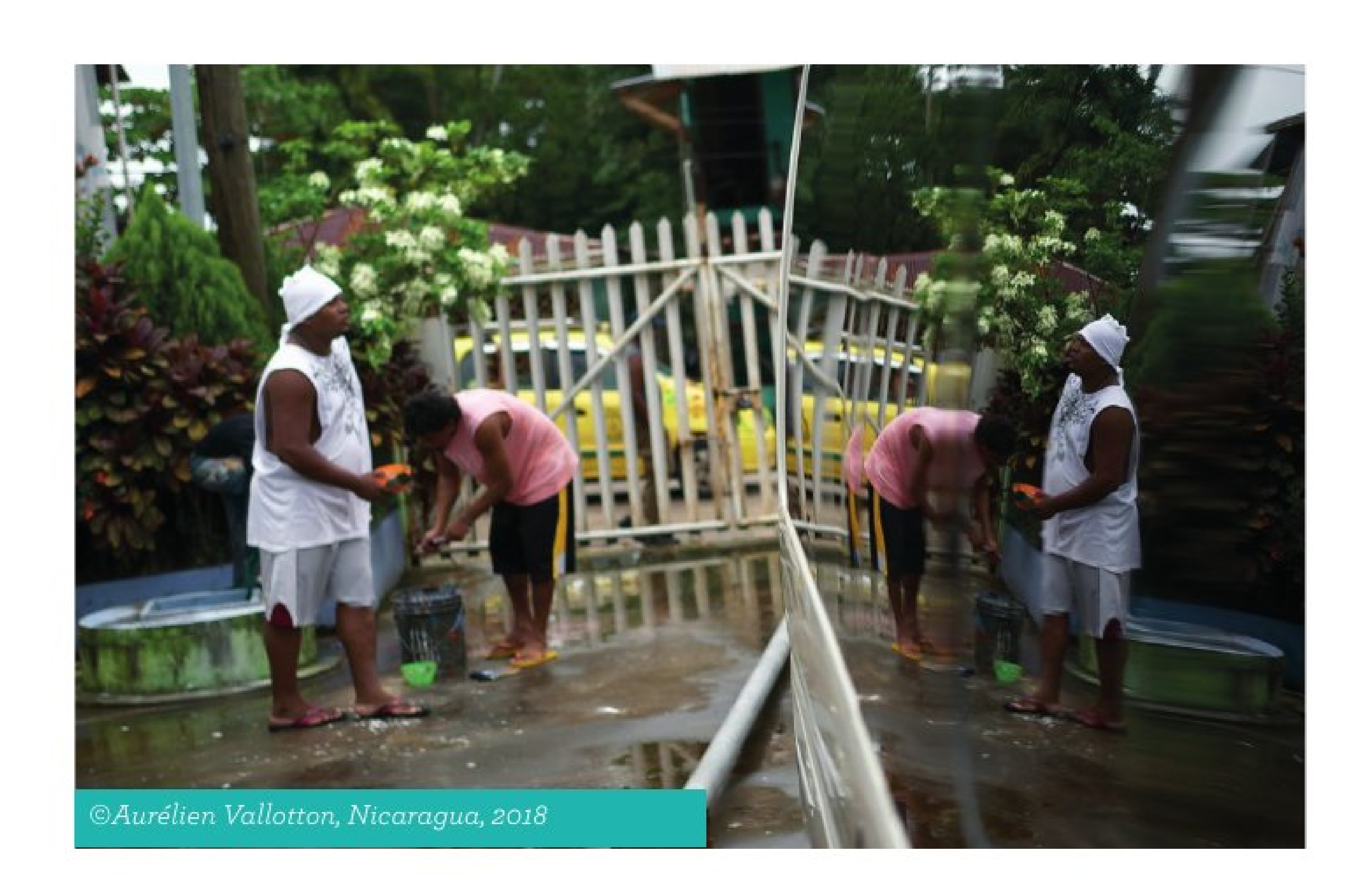
Comment terminer cet article sans évoquer le cas si particulier du pétrole ? N'étant – en tout cas pour le moment – pas un pays producteur, l'Ouganda importe son pétrole du Kenya par camion et subit une explosion des prix, liée notamment à la campagne présidentielle kényane. Cette inflation se ressent particulièrement à Gulu, car de nombreux biens sont amenés de Kampala par la route et l'évolution du cours du pétrole influe directement sur les prix en magasin, ainsi que sur ceux des déplacements qui se font essentiellement à moto. De nombreux·ses Ougandais·es veulent toutefois croire à une chute du prix du pétrole avec la mise en place dans les années qui viennent d'un mégaprojet pétrolier porté notamment par TotalEnergies, même si rien n'indique que ce sera le cas, le pétrole devant être transformé hors du pays. Ses conséquences seraient par ailleurs dévastatrices pour l'environnement ainsi que pour les communautés concernées.

Comme le montrent ces différents exemples, l'accès à des énergies de qualité constitue une priorité vitale pour la majorité des Ougandais·es. Même si le charbon semble incontournable dans les années à venir malgré son impact environnemental négatif, notamment en termes de déforestation, l'Ouganda bénéficie de réserves d'énergies renouvelables largement sous-exploitées : les énergies hydraulique et solaire. Avec son ensoleillement avantageux et son nombre incalculable de plans d'eau, à commencer par le Lac Victoria, plus grand lac d'Afrique et point de départ du Nil, l'Ouganda a tout pour affronter le changement climatique… Ne manque « plus que » la volonté politique !

Martin Bovay et Varinia Dieperink,
volontaires d'Eirene Suisse en Ouganda

Nicaragua

Nicaragua, modèle de résilience énergétique ?


©Aurélien Vallotton, Nicaragua, 2018

Face à l'augmentation des prix de l'énergie sur le marché international, on peut se demander comment font les habitants des pays les plus précaires comme le Nicaragua. Selon les comparaisons internationales, un Nicaraguayen consomme 19 fois moins d'électricité qu'un Suisse et 12 fois moins d'hydrocarbures. Les salaires sont en général assez faibles, souvent de l'ordre de 250 dollars par mois. Chaque fluctuation est ressentie au prix fort pour ces budgets-là. Il faut toutefois prendre ces chiffres avec du recul, car la situation y est très différente, à commencer par le climat. Dans un pays où la température ne descend jamais en dessous de 23°C, il n'y a pas de problème de chauffage. Les températures maximales atteignent les 32°C et ne nécessitent pas forcément non plus d'air conditionné. Un ventilateur fait souvent bien l'affaire et consomme peu d'énergie.

L'électricité est principalement utilisée pour la lumière, la sacro-sainte télévision et pour recharger les téléphones portables. Les lave-linges et les réfrigérateurs ne sont pas rares, mais sont loin d'être la norme. Pendant longtemps, notre famille comprenant des enfants en bas âge s'en est privée sans difficulté. La Côte Caraïbe étant une région de pêcheurs et d'agriculteurs, les produits frais sont consommés le jour même. Le poisson est vendu par les familles de pêcheurs qui passent dans les rues. Les bières, les glaces et les boissons fraîches sont achetées dans le quartier. C'est un petit commerce des personnes possédant un réfrigérateur. Le lait est souvent consommé en poudre, bien que les enfants passent rapidement du lait maternel aux plats cuisinés.

Les cuisinières fonctionnent au gaz, bien que le charbon de bois soit encore utilisé. Au fur et à mesure que le prix des bonbonnes de gaz augmente, les familles consomment plus de charbon de bois qui n'est pas produit de façon durable et participe à la déforestation de la forêt tropicale. Cette augmentation des prix est devenue un sujet d'inquiétude.

L'électricité consommée au Nicaragua provient de centrales fonctionnant aux hydrocarbures. L'énergie éolienne, qui profite des vents soutenus du bord de mer, a un bon rendement et représente une bonne partie de l'électricité produite. Les panneaux solaires sont également en forte progression. Le réseau électrique s'est bien développé et, hormis des événements climatiques extraordinaires, connaît peu de coupures. Sur les îles, ainsi que dans les villages les plus reculés, les générateurs diesel sont encore la règle.

La majorité des Nicaraguayen·ne·s ne possèdent pas de véhicules privés, éventuellement des motos de petites cylindrées. En général, ils circulent en bus public, en bateau ou en taxi collectif. Les taxis collectifs sont très utilisés dans les agglomérations. Dans la ville où nous vivons, Bluefields, un prix fixe est établi pour chaque trajet. Pour l'équivalent de 0,50.- CHF par passager, le taxi vous amènera n'importe où en ville et il s'arrêtera pour charger et décharger d'autres clients. Dans le cas où vous devez transporter des volumes plus importants, vous trouverez facilement une camionnette avec chauffeur. Dans les villes plus grandes comme Managua, la capitale, c'est à l'aide d'un programme sur son smartphone que l'on réserve un trajet et négocie son prix.

Si le Nicaragua n'a pas de pétrole sur ses terres, il est en revanche proche géographiquement d'un grand pays producteur, le Venezuela. Étant proche au niveau politique, le pays a pu bénéficier de contrats spéciaux dans le passé. La crainte se porte sur la détérioration de la situation socio-économico-politique au Venezuela, qui est profonde depuis quelques années et empêche ce pays d'aider ses alliés dans la région comme par le passé.

Dans un pays d'ouragans, de tremblements de terre et d'instabilité socio-politique, les Nicaraguayen·ne·s sont habitués aux changements brusques et font preuve de résilience également en matière d'énergie. Face à un problème apparemment insoluble, on peut être surpris de comment la population ne se laisse pas abattre et trouve finalement toujours des solutions.

Stéphane Charmillot,
volontaire d'Eirene Suisse au Nicaragua

Eirene Suisse reçoit une contribution de cofinancement de la Direction du Développement et de la Coopération (DDC) au travers d'Unité pour son programme quadriennal 2021-2024.
Tous droits réservés. Eirene Suisse et les auteur·e·s sont seul·e·s responsables de ce contenu.

Journal adressé aux sympathisant·e·s de l'Association Eirene Suisse

Faire un don :



Correspondance :
Rue des Côtes-de-Montbenon 28
1003 Lausanne
Tél. : 022 321 85 56
www.eirenesuisse.ch /
info@eirenesuisse.ch

Versements :
Association Eirene Suisse
1200 Genève
CCP : 23-5046-2
SWIFT/BIC : POFICHBEXXX
IBAN : CH93 0900 0000 2300 5046 2

Rédaction : S. Paychère, M. Bovay, V. Dieperink, S. Charmillot et B. Collet
Relecture : G. Bidaud et B. Collet
Mise en page : I. Aiello

imprimé en suisse
Imprimerie afiro
Chemin de Champ-Colomb 10
1024 Ecublens
021 637 24 00
imprimerie@afiro.ch
www.afiro.ch